DANIELE

DEL GIUDICE

LE STADE DE WIMBLEDON

ROMAN



LA LIBRAIRIE
DU XXIe SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Daniele Del Giudice

Le stade de Wimbledon

roman

Traduit de l'italien
par René deCeccatty

Éditions du Seuil

La première édition de cette traduction a été publiée
par les Éditions Payot et Rivages en 1985.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Lo Stadio di Wimbledon, Einaudi

ISBN original : 1160-0977
© 1983, by Daniele Del Giudice

ISBN 978-2-02-128243-6
(ISBN 2-7436-0180-9, 1re publication Rivages
ISBN 2-02-010353-2, 1re publication poche « Points »
ISBN 2-02-56917-5, 2e publication poche « Points »)

© Éditions du Seuil, 2002, pour la traduction française
et © Éditions du Seuil, mai 2018
pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Ce n'était qu'un léger somme, de ceux qui ne durent qu'une demi-heure, mais ensuite il faut tout reprendre à zéro. Ce sont là des procédures normales de la continuité et, installé dans le train, je peux les entreprendre avec délicatesse. Tout d'abord, je me suis contenté d'écouter : nous sommes à l'arrêt, mais non pas dans une gare, c'est trop silencieux ; par ailleurs, la halte paraît trop résignée pour qu'il s'agisse d'une voie fermée.

J'ai ouvert les yeux et peut-être n'étais-je pas prêt. Le militaire d'âge moyen auquel j'ai prêté mon journal avant de m'endormir me dit en souriant :

– Le train est en panne.

Il se lève, prend son béret et son imperméable dans le filet, ainsi qu'une serviette de cuir ; puis, il s'approche de la fenêtre et fait un geste décidé :

– Mieux vaut continuer à pied.

Je regarde au-dehors à mon tour, mais il est difficile de se rendre compte de la situation : nous sommes pris entre les rochers et la mer, en pleine nature. À la porte du compartiment, il se tourne et arrange son imperméable, en tirant vers le bas son uniforme.

– Il n'y a qu'un kilomètre jusqu'à la gare après le virage, dit-il. Si nous attendons qu'ils montent de Trieste la remorque, il nous faudra une heure.

Il me salue sans sortir. Je n'en suis qu'au début et ma disponibilité reste encore une intention que je ne devrais pas trahir tout de suite. J'ai donc ramassé mes affaires et je l'ai suivi.

Quand nous avons dépassé la locomotive, il a parlé avec les mécaniciens. Ils se sont dit des choses techniques, ils touchaient la motrice bloquée ; ils regardaient en l'air les fils et ils riaient. Le matin est très clair, presque comme au printemps ; ou c'est peut-être le fait que je sois ici, ce fait inexplicable et léger. Je voudrais régler mon pas sur l'intervalle des traverses, mais il manque toujours quelques centimètres et de temps à autre, je dois faire un pas redoublé. En me pressant même, parce que l'officier marche plutôt vite.

Il m'a expliqué dans le détail la panne. Bientôt, nous parlons de ligne et de tension, de rayons de

courbe, de pourcentage de pente ; ou plus exactement, il parle avec précision et naturel, et je m'efforce de limiter mon langage, fait d'approximations. Nous descendons : il a rejeté le corps en arrière, il balance sa serviette, j'ai les mains dans les poches. Il a demandé :

– Vous voyez la perspective ?

Je voyais la ville pour la première fois, le golfe et les montagnes, le phare, le château, les maisons en deçà et au-delà, et je pensais, bien sûr, que cela devait produire un certain effet sur moi. Il s'est mis à rire, il parlait des rails : ici ils sont parallèles, nettement, et ensuite ils se rejoignent en pointe, de plus en plus, jusqu'à la gare. Il dit :

– Dire qu'on fait des tas de calculs pour la perspective, pour reproduire un défaut de vision.

J'ai réfléchi, mais je ne savais pas quoi répondre et nous avons donc continué en silence.

Maintenant, je ressens le manque de café et même d'un vrai petit-déjeuner. Nous avons vu la « marmotte » se rapprocher, elle allait vers le train, de plus en plus grande ; nous l'avons vue quitter la gare, après on a entendu le bruit du diesel.

Les signaux ferroviaires ne sont visibles que de loin ; de près, ils s'atténuent, par en dessous, ils parais-

sent éteints. L'officier a fourni une explication de ce phénomène aussi. Au bout d'un moment, je lui ai demandé s'il est vrai que, dans les ponts, on prévoit également un point où les miner. Il s'est arrêté, pour la première fois, il est tendu. Je l'ai tranquillisé, comme pour dissiper un nuage. Il se remet à marcher, il dit :

– On prévoit quelques emplacements d'explosion, où l'appui est le plus facilité.

Mais il n'est pas encore convaincu et il m'a demandé pourquoi je voulais le savoir. J'ai répondu que cela me semblait être simplement une excellente conception du travail : on imagine quelque chose et on l'accomplit entièrement, y compris l'endroit qui convient pour le détruire avec le moindre effort. Il dit :

– C'est une excellente pratique, mais ces emplacements d'explosion ne se font plus tant que ça. À présent, la guerre ne prévoit plus de retraites aussi modestes, avec des ponts coupés derrière soi.

Nous sommes à présent dans la plaine, presque en ville. Dans la dernière partie du trajet, j'ai esquivé quelques questions indirectes sur les raisons pour lesquelles je suis venu ici. Je ne voudrais pas en parler et au fond je ne suis même pas arrivé. En fait, les ponts paraissent l'intéresser et moi non plus, je n'ai jamais eu l'occasion d'en discuter. J'ai raconté que

j'en avais vu monter un, en béton armé, sur l'autoroute. C'était une chaussée préfabriquée, prenant appui sur des piliers. Elle était plus longue que l'emboîture, elle paraissait ne pas devoir y tenir, il était impensable qu'on se fût trompé dans les mesures. Aux quatre coins de la plate-forme, il y avait des câbles d'acier qui sortaient, ils les ont serrés dans les vérins et ils ont commencé à tirer. Ils tiraient lentement, avec beaucoup de cris. Le béton s'est d'abord comprimé puis dilaté, enfin il y a eu un éclatement sec, un grondement dans la vallée et le pont s'est mis en place. Je n'ai pas précisé à l'officier que cela avait été un moment de simultanéité absolue, où tout paraissait solidaire.

Cette fois encore, il s'est arrêté, il a glissé sa serviette sous son bras, il dessinait de ses mains de nombreuses régions du ciel, il disait souvent : « Vous voyez... » ; il a distingué différents types de ciment, de portées, de vérins, de travées. Il m'a demandé si j'avais compris. J'ai dit :

– Oui.

Mais à la fin de ses explications, j'étais distrait ; je le regardais, ainsi arrêté entre les rails, et je lui étais reconnaissant.

Nous enjambons les derniers aiguillages, nous choisissons un auvent central. J'ai souvent imaginé

ces visites et probablement tout sera-t-il différent ; peut-être l'est-ce déjà par le fait d'être arrivé à Trieste comme si j'étais un train. Dans le hall de la gare, l'officier s'est arrêté à nouveau. Il a enlevé son béret, il a lissé ses cheveux. Il a dit :

– Il y a autre chose que vous voulez savoir sur les ponts ?

J'ai répondu que non, en souriant. Mais il pourrait m'indiquer la librairie de livres anciens.

Nous nous sommes dit au revoir ; il est allé vers la sortie et moi, vers le bar.

Je m'attendais à une petite librairie, à un endroit précieux, réservé à de rares élus. C'est un monument. Monumentale par la position et l'ampleur des rayonnages, par les reliures en pleine peau, par l'attitude de gardien aimable et inamovible de cet homme à lunettes, bien habillé. Le ton même sur lequel il dit : « Vous désirez ? » empêche de regarder. Il faut demander et quand j'ai demandé, la réponse est négative :

– Non, les livres sur Trieste ou écrits par des Triestins sont les premiers à disparaître.

Il semble que même les personnes bénéficient dans ce temple d'une hospitalité très brève. Je voudrais prendre mon temps, je dis :

– Existe-t-il un catalogue ?

Il secoue la tête, il ébauche un demi-pas vers la porte. Comme les titres que je cherche n'y sont pas, j'évoque plus généralement le sujet. Il avance encore et dit :

– Non, rien. Essayez donc dans une librairie qui vend des livres courants.

Sous ce qualificatif de « courants », on doit imaginer la misère des livres contemporains, des librairies sans histoire : il s'agit de trouver sans peine, d'entrer, de payer, de s'en aller.

À mesure qu'il avance, je me déplace de côté. Quand nous sommes en position presque parallèle, je me replie sur un renseignement concernant mon chemin. Il m'est offert avec enthousiasme, avec une minutie topographique de plan municipal et tous les numéros qu'il faut. En suivant l'homme pour consulter les pages jaunes, je comprends pourquoi l'image du temple est légitime : l'endroit où nous étions – et il ne me faisait pas aller plus loin –, un vestibule ; puis, un pronaos d'où partent, latéralement, deux couloirs tapissés d'étagères. Encore plus profondément à l'intérieur, exactement comme dans une petite cellule, la gigantographie d'Umberto Saba, là-haut : très vieux, menu, habillé de noir, le pas décidé

suspendu à mi-chemin, la canne parallèle à sa jambe élancée en avant. Au-dessous, une femme en tablier bleu agite un plumeau.

Ce n'est pas cela qui trahit le caractère sacré du lieu ; plutôt certaines éraflures dans le bois ou les vides sur les dernières étagères. Il y a une couleur générale de papier d'emballage et une odeur équivalente. Alors que je regarde encore, l'homme me donne la main ; c'est une étreinte où manque la pression de plusieurs doigts.

Au-dehors, j'ai donné un dernier coup d'œil aux rares livres exposés avec conviction sur le fond d'un rideau plissé, comme dans les vitrines des coiffeurs.

Je poursuis dans des rues droites, selon un plan favorable qui permet de bien compter les rues transversales. J'ai reconnu une librairie courante, je me suis pratiquement contenté d'entrer et de sortir. Mais j'ai bénéficié d'une indication supplémentaire et je m'y conforme en descendant vers la mer. C'est une journée brillante, à peine froide ; seule la présence de la mer est étrange, peut-être parce que je ne peux concevoir cette ville qu'en me plaçant au sud et que la position du soleil par rapport à l'eau me désoriente, ainsi que le type de lumière et de couleur. Ou peut-être parce que je suis habitué aux mers qui filent

à la tangente, non pas à celles qui commencent, comme ici.

Je suis maintenant dans une autre librairie : impression générale de soldés. Pas mal de livres, sans le moindre air de condescendance. Le libraire, avec sa corpulence massive et son pull à col en pointe sur un autre ras du cou, ressemble même plutôt à un marchand d'armes. Un fonds important, c'est là le véritable héroïsme d'un libraire, des collections entières non pas anciennes, mais vieilles. Je lui ai demandé deux titres ; il a grimpé à un étage supérieur, où malgré la familiarité de ce décor je ne puis être admis. Au bout d'un moment, il redescend avec celui paru il y a une trentaine d'années. Sur la couverture, il y a une photographie de l'auteur, qui semble être coloriée à la main : blond, les cheveux lisses coiffés en arrière, lunettes et cravate, et sur le cou une ride circulaire. Je conviens avec le libraire d'un prix conventionnel, en tout cas inférieur à celui d'un livre qui paraîtrait aujourd'hui.

Je me suis approché d'un rayon qui porte la plaque « Trieste ». Il n'y a pas la revue qui contient l'article de cet écrivain-femme, mais un de ses recueils d'études, et c'est là que se trouve l'article. Le libraire s'est mis à nettoyer le parquet. Je lui ai montré le

livre, de son côté, en tapotant le nom de mon index. Je dis :

– Elle est encore vivante ?

Il s'est relevé, en laissant son frottoir. Il jette un coup d'œil à la couverture, puis il dit :

– Oui, je crois que oui. Elle est chez les « incurables », on lui rend visite.

J'aurais envie de regarder les livres un par un, certaines collections qui me manquent depuis toujours, certains titres que j'essaie de demander dans chaque ville, dans chaque librairie. J'essaie ici aussi. Il tord la bouche, il dit :

– Non, ceux-là, non.

Et pourquoi ? Il dit que dans cette ville, à cause de la diversité des langues, du nombre des métiers, de la rareté des librairies, il faut tout garder, du manuel technique à la littérature. Mais ce tout a sans doute ses limites.

Je suis perplexe en sortant du magasin. Je devrais continuer mon parcours vers l'université, selon les conseils pertinents du libraire de livres anciens, sans parler de la bibliothèque municipale. Mais c'est un moment où je ressens essentiellement la tentation de m'égarer, d'errer. Peut-être n'y a-t-il pas là un parcours, mais seulement l'intermittence entre le pro-

bable et l'improbable. C'est comme si je décidais de tout déplacement sur le moment, pour voir où cela me conduit, et que cette découverte ne fût finalement que le commencement que je recherchais. Je voudrais conserver une certaine inertie, avec de petites impulsions indispensables et suffisantes.

C'est de cette manière que j'arrive à la bibliothèque municipale ; je passe en revue des dizaines de fiches ; de temps à autre, je les fais défiler rapidement, avec mon pouce sur le bord, et la calligraphie se met en mouvement. Puis, je commence à sortir les tiroirs et à les apporter sur une table, entre deux filles. Les fiches peuvent donner une idée de l'histoire de la ville. Quelques titres du XVIII^e^ siècle m'intriguent : *Le voyage parallèle du livre et de la vie* ou bien *Comment un vieux lieu vieillit l'écrivain*. Mais jusqu'à quel point puis-je me perdre ? Et de combien puis-je dévier ?

J'ai fini par demander le maximum autorisé, trois livres, où je n'ai trouvé presque rien et que maintenant je laisse ouverts sur la table. On restaure la bibliothèque : dans l'escalier où je vais respirer, je découvre un spectacle de défaite, de précarité guerrière. J'imagine un hôpital militaire installé ici de façon provisoire. J'ai emporté mon livre avec l'écri-

vain blond en couverture et j'ai dû prouver au bibliothécaire qu'il m'appartient vraiment. Dans l'index des noms, je trouve naturellement celui de la personne pour laquelle je suis venu dans cette ville. Mais je ne lis pas maintenant les pages qui la concernent. Je cherche, en revanche, les références à la femme-écrivain. « Déjà, au café Garibaldi, un de ses amis habituels avait amené un soir avec lui, et nous avait présenté une nièce, très jeune, qui nous observa tour à tour, de ses yeux étincelants, écouta quelques paroles que nous échangeâmes, dit enfin une phrase qui nous surprit, comme pour mettre un terme à la discussion et prit congé. Je me rappelle que de nombreux regards la suivirent et Svevo, près de moi, laissa échapper une exclamation : "Quels yeux splendides a cette enfant !" »

Je rentre dans la salle, je remets tout en place ; je regarde les bibliothèques et les bustes dans les niches. La salle est protectrice, je pourrais y rester, dans cet endroit où l'on transforme le beaucoup en peu ; un travail qui croît de jour en jour, bibliographies et mises en fiche, cette place, à l'un des bureaux, devenue la « mienne », le café au milieu de la matinée avec une de ces filles, avec laquelle tôt ou tard je lierais amitié. Mais je n'ai rien à faire ici.

Après la bibliothèque, la situation est encore plus incertaine. L'université ? Elle pourrait être fermée. Et puis laquelle ? La nouvelle ou l'ancienne ? Le chauffeur de l'autobus veut le savoir, lui aussi, quand je lui demande s'il y va. C'est un autre autobus, je descends en route. J'ai déjà fait plusieurs fois le va-et-vient entre le ghetto et la place de la mairie, une place parfaitement nordique, pour trois côtés comme Salzbourg et sur le quatrième, où il y aurait dû y avoir le théâtre, la mer.

J'arrive au bon arrêt sans m'être décidé. J'attends. Aller via Cecilia Rittmeyer ? Exclu, ce n'est pas un pèlerinage. Je pourrais aller à l'hôpital des incurables. Plusieurs dizaines de minutes se sont écoulées depuis l'exclamation de Svevo et le chemin de l'image d'une jeune fille « aux yeux étincelants » à celle que je suis en train de me former, la totalité de son temps, a duré autant que l'attente de quelques autobus. Quel âge peut-elle avoir ? J'essaie de comprendre quand peut s'être déroulée la scène du café. Même si je garde à l'esprit certains repères fixes, le calcul est trop approximatif. J'espère simplement qu'elle aura un âge qui me soit favorable.

Aller tout de suite à l'hôpital des incurables ? Aller vraiment à l'université ? Aller manger ? Deux

Noirs passent sur le trottoir d'en face. Un vieux Triestin, avec sa femme, commente leur négritude. En moi-même, je commente la « triestinité » du Triestin. Dieu sait quel commentaire je vais susciter, dès qu'il aura cessé de me regarder, et ce qu'il va penser maintenant de moi qui, avec mon apparence évidente d'étranger, au moment même ou arrive l'autobus, fais volte-face et m'en vais.

Je commence à perdre lentement de l'altitude, en reparcourant les mêmes rues, en retraversant la grande place avec son côté incohérent, du côté où je ne regarde pas. C'est une espèce de décélération interne, naturelle, dans l'attente qu'apparaisse un restaurant. J'en ai trouvé au cœur du ghetto et jusqu'au dessert tout s'est plutôt bien passé ; j'ai décidé de ne plus penser à ce que je fais ici. La paresse opaque d'une rêverie s'est insinuée : sur les photos des boxeurs aux murs et sur le tenancier napolitain. Il se lève à tout instant, il va dans la cuisine, il apporte une assiette sur ma table et il se rassoit pour manger avec sa famille à la table voisine. Ils parlent un dialecte qui échappe à toute contamination, comme une forme de résistance.

Je demande l'annuaire ; j'essaie de raisonner, à titre d'exercice contre l'hébétude, et finalement les

numéros possibles se réduisent à trois. La maison de la femme-écrivain, l'hôpital le mieux indiqué dans l'annuaire et un autre hôpital dont est précisé le service « longues maladies ». Le premier ne répond pas, le deuxième n'est pas au courant, le troisième est le bon. Je demande à quelle heure je peux y aller. Au bout du fil, il y a un moment d'incertitude :

– Il faudrait venir à cinq heures.

J'ai imaginé deux autres heures, aussi ai-je dit :

– Ne puis-je pas venir maintenant ?

La voix masculine répond :

– Mais si, venez quand vous voulez.

Il semblait plutôt permissif, presque encourageant. Peut-être le problème n'est-il pas la foule des visiteurs.

Je marche vite maintenant. J'ai pris un taxi, j'ai donné l'adresse au chauffeur, nous quittons le centre. L'hôpital se trouve sur une colline, à la limite de la ville. Ce n'est pas un seul bâtiment, mais plusieurs pavillons sur un côteau, avec des jardins et des hortensias. Le chauffeur a insisté pour m'arrêter juste devant le pavillon. J'ai calculé pour la dernière fois l'âge de la femme et, du reste, c'est la dernière fois que je peux l'imaginer.

Le petit immeuble est silencieux. Une courte rampe d'escalier ; à l'entresol, je referme derrière moi une

porte vitrée. Il y a un long couloir verdâtre, avec une lumière du nord et de l'après-midi ; il y a bien là quelque chose d'austro-hongrois et, encore une fois, je ne sais pourquoi, des images de guerre. Aucun infirmier ; seulement, au fond du couloir, un vieux en pyjama qui traîne des pieds en marchant contre le mur. Il s'est tourné lentement pour me regarder, de tout son corps, comme si une rotation partielle et désarticulée lui était impossible. J'ai franchi la première porte qui se trouve entre nous, une cuisine. À l'intérieur, une femme énorme a indiqué l'étage supérieur, une pièce juste au-dessus de celle-ci.

Une autre cage d'escalier, une autre porte vitrée, un plan identique. Là-bas se trouve l'entrée de la chambre ; maintenant, c'est moi qui rase les murs en marchant, je m'arrête avant d'avoir atteint le seuil. Je ne voudrais pas me présenter tout seul ; si la disposition de l'étage est la même, je trouverai facilement l'infirmerie. Je m'apprête à me retourner ; derrière moi arrive un infirmier, un garçon à cheveux longs et à sabots suédois blancs. Il dit que c'est avec lui que j'ai parlé au téléphone. Je suis sur le point d'en être ravi, mais il me pousse dans la chambre. Elle est grande, lumineuse, un labyrinthe clairsemé de paravents. Son lit est le premier à gauche, presque contre la porte. La femme est d'une minceur surprenante.